



Les mains ouvertes expriment la reconnaissance
de l'artiste pour son public et son désir de voir cet amour perdurer.
Le texte de la chanson « Incha Allah »
est calligraphié dans les mains mêmes de l'artiste.

Les caractères utilisés pour les calligraphies de cet album appartiennent
à l'écriture des Imazighene (ainsi s'appellent les Nord-Africains autochtones).
C'est l'une des plus anciennes écritures existantes (au moins 2700 ans).
Son usage (avec des variantes) s'est étendu, ou s'étend, sur une partie de l'Afrique
subsaharienne (les actuels Niger et Mali), de l'Afrique saharienne et la totalité de l'Afrique du Nord.
Les recherches les plus récentes tendent à conclure que cette écriture appelée
« libyque » ou « tiffinaghe » est d'origine autochtone.

Service de Presse - Eliane PETIT

email : pit@noos.fr - tél. : +33 (1) 47 97 69 99 - mob. : +33 (6) 64 15 51 80



Takfarinas

LWALDINE 

Hymne aux Parents



Sortie le
16 mai 2011

Quatrième maillon d'une famille d'artistes après son grand-père, son père et son frère aîné, Takfarinas fait son premier passage à la radio dans une émission de jeunes talents en 1976. Depuis lors, il a enregistré 18 albums. Après une absence de six ans, la sortie très attendue du double album *Lwaldine-Imawlane* (« Hymne aux parents ») vient célébrer de manière novatrice 30 années de carrière.

Takfarinas est héritier de la musique traditionnelle kabyle et chaâbi. Mais pour forger son style, il a aussi puisé dans la musique occidentale et orientale. Attaché à ces diverses influences et à leur métissage, dans sa recherche artistique, Takfarinas tient à valoriser la beauté de la tradition en la mêlant à des esthétiques modernes. Son premier disque, *Yebb'a rreman* (« Grenade mûre »), arrangé et réalisé par Arezki Baroudi, paraît en 1979. Takfarinas intègre ensuite le groupe Agraw avec lequel il enregistre deux œuvres (en 1981 et 1983), tout en poursuivant une carrière en solo. Après son album *Aadmen-ten* (« Les Torturés ») sortie en 1981, en 1983 il connaît un grand succès avec le disque *Ay Aassas n Zher-iw* (« Gardien de mon destin »), réalisé par lui et arrangé par Arezki Baroudi. En 1984, Agraw se sépare et Takfarinas prend son destin en main.

Deux années après (1986), en partie sous la direction du célèbre chef d'orchestre et arrangeur Jean Claudric, il enregistre un double album qui va bouleverser sa vie d'artiste : *Way telha* (« Qu'elle est belle ») et *Arrac* (« La Jeunesse ») connaissent un succès phénoménal à travers toute l'Afrique du Nord. Des millions d'exemplaires sont vendus. Désormais, ce sont les stades qui reçoivent ses fans. L'Europe, puis les autres continents ouvrent leurs portes à ce véritable show man. À cette époque, dans le monde artistique nord-africain, les concerts spectaculaires de Takfarinas sont une première. Le jeune artiste est porteur d'un message compris par les jeunes du monde entier. L'exil, la solitude, l'amour, la femme, l'espoir, la morale, la magie de l'art et la défense des peuples opprimés (symbolisé par la cause amazighe) : tels sont quelques-uns des thèmes traités dans ses chansons. Le kabyle, sa langue maternelle, devient langue universelle.

Au plan musical, Takfarinas portera une attention particulière au travail vocal. Par ailleurs, il va innover en transformant le « mandole », inventé dans les années 30 à Alger par un luthier italien, Belido et par le maître du chaâbi, L'hadj El-Anqa.

En 1988, Takfarinas va adjoindre à cet instrument un deuxième manche grâce au travail du luthier algérois Rachid Chaffaa. Le premier manche est utilisé pour les sonorités les plus graves et le second pour les sonorités aiguës et douces. C'est avec cet instrument que, en 1989, une nouvelle fois avec la précieuse collaboration de Jean Claudric, il réalise le double album *Innid ih* (« Dis-moi oui ») et *Irgazen* (« Les Hommes »). Cet album sera réédité sous le titre *Salamat* (« Paix »). En 1998, à Marseille, avec le luthier Madjid Lah'ou, il fera de son mandole un instrument électroacoustique qui lui permet d'en saturer le son.

En 1990, il sort un disque live de prestation à l'Olympia. En 1993, avec la complicité de Hamid Belhocine, tromboniste de Kassav', il enregistre l'album *Romane* (« La Grenade »). C'est dans cette période que, après avoir consulté de nombreux artistes, il baptise la musique kabyle du nom de « Yal ». La racine de ce mot se prête à plusieurs interprétations. C'est d'abord une interjection (utilisée par tous les chanteurs et chanteuses) qui fait « swinger » la mélodie et le rythme ; « yal » a aussi le sens de « chaque » ; « yal » est la racine pour indiquer ce qui est (« yella »), et la propriété (« ayla ») ; « yellal » est en relation avec la naissance, etc. Pour Takfarinas, ce mot est le plus à même de rassembler la diversité de la musique kabyle. Et le « Yal », c'est son identité qui devient un leitmotiv pour poursuivre ses recherches.

En 1996, paraît *Salamat* (Paix), réalisé par Takfarinas et arrangé par Farid Awameur, lui succède Takfarinas.

En 1999, réalisé par ces deux derniers et arrangé par le seul Farid Awameur, lui succède *Yal* dont l'exploitation est notamment marquée par le succès du single « Zaama zaama ». Le chanteur est alors invité en Afrique du Sud pour les koras (équivalent des « victoires de la musique » ou des « awards ») le 4 septembre 2000. Cet événement lui offre l'occasion inattendue et le privilège de rencontrer Michael Jackson et Nelson Mandela qui lui remettent un trophée.

En 2002, il sort *Quartier Tixraïne*, beau disque dans lequel il reprend quelques-uns de ses grands succès.

Enfin en 2005, il fait paraître *Thajmilthe i thlawine* (« Honneur aux dames »), réalisé par Takfarinas et arrangé par Kamel Sahnoun et Takfarinas. Il fait appel à plusieurs collaborateurs internationaux.

Parmi les prestations remarquables, notons celle du grand guitariste et cofondateur de Trust, Norbert Krief dit « Nono » et la participation exceptionnelle de Sly Dunbar de Sly and Robbie, duo marquant de l'histoire du reggae. Porté par son esprit de recherche, Takfarinas travaille sans relâche et prend tout son temps. Les obstacles nés des bouleversements technologiques, des téléchargements et de la chute des ventes qui y est liée vont, paradoxalement, lui ouvrir une nouvelle voie. N'ayant plus à accepter certaines contraintes de l'industrie du disque, Tak n'obéit plus qu'à une seule autorité : celle l'amour de l'art. Ce qui, cinq ans après *Tajmilthe i thlawine* (« Honneur aux dames ») va le conduire à nous offrir l'enregistrement de *Lwaldine-Imawlane* (« Hymne aux parents ») qui est pour lui l'expression d'une nouvelle liberté artistique.

Cet album se présente avant tout comme un hommage au chaabi, même s'il est, par ailleurs, destiné à égayé les jeunes. Il multiplie les thèmes, comme celui, dans un style narratif, de la nostalgie avec « Idhelli-kan » (« Hier encore »).

Dans ce genre propre à lui, le Yal, l'artiste poursuit cette exploration avec « Leknouz » (« Hier encore »), composé dans le mode si cher à Camille Saint-Saens, le « zidane », et, ici, sur le rythme dit « Bourdjila ». Puisant dans la morale, « Oulache wine » (« Sans égal ») se présente comme une leçon de vie, un appel à l'humilité devant les mystères de la vie et la vastité du monde et de l'univers.

Le drame de l'exil est évoqué dans « Lwekhda » (« Le Malheur »), exploré sur le mode andalou appelé « sika ». « Laâslama » (« Bienvenue ») est enchaînée avec « Ghiwel » (« Vite »), sur un rythme goubah'i qu'il enchaîne avec le « beraouli ». Nous y remarquons une sonorité agréable avec l'introduction des cuivres. S'en dégage une harmonie totale entre poésie et musique. Remarquable aussi, une chanson en deux versions : « Lwaldine » (« Hymne aux parents »).

Une première version avec orchestre où le rythme « Goubah'i » du chaabi est omniprésent. Seulement, le « Goubah'i » de Tak n'est pas saccadé comme celui du chaabi. Il est plutôt nuancé. Pour échapper à la monotonie, les phrases musicales sont longues. Ce qui permet au soufflé du chanteur de soutenir une présence vocale absolument unique. Il ne fait pas de doute qu'El hadj El Anqa, le maître du chaabi, aurait été fier d'un héritier tel que Takfarinas.

Dans la seconde version, épurée, la voix n'est accompagnée que par le mandole et la derbouka. Ce qui permet de mettre en valeur le travail fait sur l'un et l'autre. En effet, Tantôt rugissant comme un lion pour marquer sa présence, tantôt déambulant en escaliers, le chant du mandole et son jeu exceptionnel envoûtent l'auditeur. Rythmiquement, les chansons plus légères ne sont pas moins belles. Les thèmes développés et les instruments utilisés sont réellement adaptés les uns aux autres. Le thème d'actualité concernant « les harraga » est traité autrement. Takfarinas intitule cette chanson « Assirem » (L'espoir) : l'espoir de voir cette jeunesse utiliser son potentiel pour éviter l'humiliation et la honte vécues à l'étranger.

La chanson d'amour « Fella-m » (« Pour toi ») est remarquable à plusieurs titres. D'une part, partant du rythme « r'wah' d ttughaline » (« le va et viens »), Tak fait groover celui-ci de trois façons dans la même chanson (entre le refrain, le couplet et le thème). L'orchestration ne manquera pas de faire une forte impression. En effet, l'artiste associe le kawalagh (flûte turque), le nay (flûte), le son du bouzouki ici produit par le mandole (sonorité aigue-grave jouée sur la même corde doublée), les violons du Maroc aux sons de cuivres arrangés en s'inspirant du travail de Michael Jackson et Quincy Jones. D'autre part, cas rare dans notre musique, l'istikhbar (prélude) de cette chanson se compose de deux mots sur lesquels, éploré, il chante son amour durant 2 minutes et 41 secondes, jusqu'à la transe. On ne peut négliger dans cet exposé la chanson « Imazighene » (« Les Hommes libres ») : Qui pourra renier les siens ? Qui pourra renier ses origines ? L'auteur d'un acte sacrilège seul le ferait. Fort de sa foi en Dieu, Tak appelle à la reconnaissance de son identité. La musique utilisée en est un prolongement et un témoin. L'introduction de la chanson est marquée par le balafon africain, soutenu par un pentatonique gnaoui (c'est-à-dire un rythme 6/8), une mélodie également gnaoui, swinguée par un violon amazighe marocain, avec un pont musical en cuivres dans le style algérois. C'est au mandole qu'il revient de faire le lien entre les inspirations diverses qui composent la chanson.

La surprise de l'album reste l'interprétation d'un grand succès de Jacques Brel, et classique de la chanson francophone, « Ne me quitte pas ». Il est à parier que le grand chanteur belge n'aurait pas trouvé assez de mots pour louer l'interprétation de Tak. Pour nous, elle est simplement sublime. Concernant la ligne mélodique de la chanson, Tak apporte de nouvelles sonorités, celles du Yal. Ah ! Si seulement Brel pouvait les écouter !

Enfin, « Incha-allah », (« Si Dieu le veut »), la chanson qui clôt l'album, est non seulement la reconnaissance de la force divine mais c'est aussi un hymne à l'amour du public, et un chant d'espoir.

À notre humble avis, cet album est la somme de la longue expérience artistique de Takfarinas. Les thèmes développés sont aussi variés que riches. Ces œuvres de la plénitude montrent un Takfarinas au sommet de ses capacités. Son talent, son sérieux et sa témérité ont donné naissance à un album où la recherche n'est pas négligée et où les orchestrations sont subtiles. Si ce disque est le résultat de trente ans de travail, toutefois, il est clair que Takfarinas n'est qu'au début d'une nouvelle étape de son parcours.

Nasr-eddine BEGHDAI

Directeur des Archives de la Radio Algérienne

Musicologue et membre de l'Académie arabe de musique